

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LES DISPARUS
DE LA PURPLE
LINE

*

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

DEEPA ANAPPARA

LES DISPARUS DE LA PURPLE LINE

Roman

Volume 1

Traduit de l'anglais (Inde)
par Élisabeth Peellaert



VOIR DE PRÈS

Publié à Londres sous le titre original
Djinn Patrol on the Purple Line
par Chatto & Windus, une marque de
Penguin Random House, en 2020.

© Deepa Anappara, 2020.

Tous droits réservés.

© Presses de la Cité, un département
Place des Éditeurs, 2021,
pour la traduction française.

© 2021, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-333-9

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*Pour
Divya Anappara
et
Param*

Pour tous les mots en hindi figurant dans cet ouvrage, vous pouvez vous référer au glossaire page 825.

UN

CETTE HISTOIRE VOUS SAUVERA LA VIE

Quand Maboul vivait encore, il était le boss de dix-huit ou vingt garçons qui travaillaient pour lui et sur lesquels il ne levait presque jamais la main. Chaque semaine, il leur donnait des barres chocolatées 5Stars ou des paquets de Gems à se partager. Il les soustrayait aussi à la police et aux évangélistes de tout poil qui voulaient les sortir de la rue, aux hommes aux yeux avides qui les regardaient courir sur les voies pour ramasser des bouteilles en plastique, au risque qu'un train les percute.

Maboul ne disait rien si ses petits éboueurs ne lui apportaient que cinq bouteilles vides au lieu de cinquante, ou

s'il les trouvait dans leurs plus beaux habits devant le cinéma, en train de faire la queue pour la première séance au lieu de travailler, alors qu'ils n'avaient de toute façon pas de quoi payer leur place. Mais s'ils revenaient le nez rougi, bredouillant, leurs mots se mélangeant comme sang et eau, les pupilles rondes comme des lunes d'avoir sniffé du Tipp-Ex, il les punissait. Il écrasait une de ses Gold Flake Kings sur leurs poignets ou leurs épaules et disait que c'était gaspiller une bonne cigarette.

Les garçons laissaient dans leur sillage une odeur âcre de chair brûlée qui dissipait les frissons doux et passagers procurés par la colle ou les solvants. Il leur mettait de force du plomb dans la cervelle, Maboul.

Nous, on ne l'a jamais rencontré, car il habitait ce quartier bien avant notre

époque. Mais ceux qui l'ont connu, comme le barbier qui rase les joues depuis des décennies et le fou qui se barbouille le torse de cendre et se prend pour un saint, en parlent encore. Ils disent que les garçons de Maboul ne se disputaient jamais pour savoir qui sauterait le premier dans un train en marche, ou qui garderait la peluche ou la petite voiture à friction dénichée derrière une couchette. Maboul leur apprenait à être différents. Et de tous les enfants qui travaillaient dans chaque gare du pays, ils étaient ceux qui vivaient le plus longtemps.

Mais un jour, Maboul est mort. Ses garçons savaient qu'il n'avait rien vu venir. Il était jeune et en bonne santé, et il avait promis de louer une camionnette pour les emmener voir le Taj avant l'arrivée de la mousson. Les gamins

l'avaient pleuré des jours entiers. Arrosé de leurs larmes, le sol sec s'était couvert de mauvaises herbes.

Après ça, il leur avait fallu travailler pour des hommes différents. Dans leur nouvelle vie, plus de barres chocolatées ni de films, rien que des mains brûlées par les rails qui étincelaient comme de l'or sous le soleil d'été, sous quarante-cinq degrés dès onze heures du matin. En hiver, la température chutait jusqu'à un ou deux degrés et parfois, quand le brouillard se changeait en poussière blanche et granuleuse, la lame tranchante du métal glacé arrachait la peau de leurs doigts couverts d'ampoules.

Tous les jours après avoir fouillé les ordures, les garçons se lavaient la figure à la gare, avec l'eau qui dégoulinait d'un tuyau percé, et adressaient à Maboul

une prière collective pour qu'il vienne les sortir de là avant qu'un train ne les réduise en bouillie d'os ou qu'une courroie sifflant dans l'air ne leur brise le dos, leur interdisant à jamais de marcher.

Au cours des mois qui avaient suivi sa disparition, deux garçons étaient morts en courant après les wagons. Des rapaces avaient tournoyé au-dessus de leurs cadavres disloqués et des mouches embrassé leurs lèvres bleu-noir. Pour ceux qui les employaient, faire ramasser et incinérer leurs corps était une perte d'argent. Les convois ne s'étaient pas arrêtés et les locomotives avaient continué à hurler tard dans la nuit.

Un soir, peu après ces morts, trois des garçons de Maboul avaient traversé la route qui séparait la gare d'un chaos d'échoppes et d'hôtels dont les toits étaient encombrés d'antennes-relais

rouge et blanc et de citernes noires. Des enseignes au néon clignotaient, délivrant leurs messages : **PURE CUISINE VÉGÉTARIENNE** et **VUE SUR LA GARE ; INCREDIBLE !INDIA** et **CONFORT FAMILIAL**. Les garçons étaient allés inspecter le mur de brique avec une balustrade en fer sur laquelle Maboul mettait autrefois ses vêtements à sécher, et sous laquelle il dormait la nuit venue, tous ses biens enfermés dans un sac qu'il serrait étroitement contre lui comme si c'était sa femme.

Dans la lueur jaune-rose de l'enseigne **HOTEL ROYAL PINK**, on discernait les petites divinités en argile qu'il avait disposées dans une niche creusée dans le mur : Ganesh et sa trompe enroulée sur le ventre, Hanuman soulevant une montagne d'une seule main, Krishna jouant de la flûte. À leurs pieds, des

œillets d'Inde desséchés posés sous des cailloux.

Les garçons s'étaient tapé la tête contre le mur en demandant à Maboul pourquoi il avait fallu qu'il meure. L'un d'eux avait murmuré son vrai nom, un secret connu d'eux seuls, et une ombre était passée dans la ruelle. Ils avaient cru à un chat ou une roussette, mais il y avait de l'électricité dans l'air, un goût métallique sur leur langue, puis un éclair de lumière couleur d'arc-en-ciel leur était apparu, si vite évanoui qu'ils l'avaient sans doute seulement imaginé. Ils étaient épuisés d'avoir ramassé des bouteilles, étourdis par la faim. Le lendemain, dans un train, en fouillant parmi les ordures qui jonchaient le sol, chacun des trois garçons avait trouvé, sous différentes couchettes, un billet de 50 roupies.